

SOLDATS DE FRANCE

CONFÉRENCE

donnée le 15 Décembre 1899 au Monument National, à Montréal, par le professeur FRÉDERIC deKASTNER, au profit de la Société des Vétérans des armées de terre et de mer 1870-71.

Quand il s'agit d'une histoire militaire comme la nôtre, l'embarras n'est pas de trouver de quoi glaner pour intéresser le lecteur ou l'auditeur, c'est de savoir ce que l'on choisira et ce qu'on laissera de côté. Si je m'écoutais, je commencerais par vous montrer le Normand Taillefer, avançant à la bataille de Hastings entre l'armée venue de France et les Anglo-Saxons, lançant son épée en l'air et la rattrapant de la main droite, tout en chantant le fameux chant de Charlemagne et de Roland dont l'armée française répétait le refrain, puis enfin, se précipitant au milieu de la mêlée où il trouva une mort glorieuse. Je devrais vous montrer nos chevaliers de la première croisade, montant à l'assaut de Jérusalem et rétablissant le culte chrétien dans la ville sainte, car, bien que les autres nations de l'Europe y eussent pris plus ou moins part, ce fut là aussi, avant tout, une expédition française, la France exécutant ce que nos aïeux considéraient comme la volonté divine, *Gesta Dei per Francos.* Malheureusement, le temps dont je dispose m'enferme dans un cadre dont je ne pourrais sortir qu'en courant le risque d'excéder les limites de votre bienveillante attention.

Il ne faut point que le titre de ma conférence vous fasse croire que j'évoquerai particulièrement devant vous les grandes figures militaires de notre pays. Non ! celles là, l'histoire en a écrit les noms en lettres de feu sur ses tablettes. Qui ne connait les sauveurs de la patrie ou les grand vainqueurs qui l'ont couverte d'une gloire immortelle. Le Breton Dugueselin qui, sous Charles V, reconquit une grande partie du territoire national sur les Anglais ; Jeanne la lorraine qui commença le grand mouvement à la suite duquel ils en furent définitivement expulsés, comme si l'ouest de la France, ayant accompli la première partie de la tâche dévolue à notre patriotisme, l'est la reprenait à son tour pour la compléter ; François de Guise, devant qui l'armée de Charles-quint fondit comme neige sous les murs de Metz, et qui, par la prise de Calais, effaça le dernier vestige de la domination anglaise en France ; Condé et Turenne, sous la direction desquels l'infanterie française, succédant aux vaillants tercios de l'Espagne, devint à son tour la reine des champs de bataille ; le maréchal de Saxe enfin, ce fils adoptif de la France, qui la paya en victoires, et dont vous pourrez voir au temple Saint-Thomas, à Strasbourg, la statue de marbre foulant sous ses pieds les emblèmes des nations qu'il avait vaincues, le léopard anglais, le lion de Hollande et l'aigle d'Autriche ; tous ces grands noms de l'ancienne monarchie, je n'en parlerai pas. Je m'abstiendrai également d'évoquer à vos yeux Masséna à Zurich, remportant sur les Austro-Russes un des plus merveilleux triomphes qui aient jamais honoré un grand capitaine, ou Brune culbutant avec 10,000 Français, 40,000 Anglo-Russes à Bergen. Et Napoléon, le soleil de gloire, celui qui vainquit dans 65 batailles rangées les rois de l'Europe, entrainant à sa suite, comme un astre le fait de ses satellites, son éblouissant cortège de maréchaux dont plusieurs comme Soult, Davoust, Lannes, Suchet, étaient eux-mêmes de grands hommes de guerre. Non, dans cette histoire incomparable, sauf la bataille libératrice de Denain et la figure si française de Villars, je ne prendrai que des glanures, des épisodes, je ne mettrai en scène devant vous que des héros aux noms moins connus, ou même

anonymes, mais non moins vaillants. Il pourra s'en trouver qui n'ont point porté l'uniforme, d'humbles paysans, d'humbles ouvriers, que dis-je, des femmes et des enfants qui, devant l'ennemi en force, ont su mourir pour la France ou la servir utilement. Soldats de France, ils le sont tous, qu'ils fussent revêtus de l'armure, d'un brillant uniforme ou de la blouse gauloise, avec ou sans broderies, avec ou sans panache, et nous pouvons les réunir tous dans notre cœur, comme une même pensée, celle de la gloire de la patrie, les a réunis dans une commune destinée de sacrifice à l'indépendance et à l'honneur national. La plus grande partie de ma conférence sera composée, comme il convient en pareil sujet, d'extraits de nos grands historiens et de nos écrivains militaires les plus distingués. Mon seul mérite aura été d'avoir trié dans cette série si belle et si imposante de nos fastes guerriers, ceux qui m'ont paru de nature à vous frapper le plus, de les avoir reliés autant que possible les uns aux autres et d'y avoir ajouté, par ci par là, quelques réflexions personnelles. Je m'estimerai heureux si je parviens à réaliser la devise *sursum corda !* haut les cœurs ! et à vous faire voir qu'une nation qui a compté parmi les siens tant d'âmes héroïques, doit avoir confiance dans les revanches de l'avenir.

Je commencerai par une figure chevaleresque qui appartient à cette époque où les combats, entre féodalités diverses, ressemblaient plus à un tournoi ou à une passe d'armes qu'à un combat de nos jours, où, par suite de la nature des armes, la force corporelle jouait un rôle aussi important que la bravoure. Nous sommes à l'automne de 1188. Le roi Henri II d'Angleterre qui possède une grande partie de la France, pour venger un échec subi précédemment, rassemble l'élite de la chevalerie anglo-normande, se jette sur le Vexin français, brûle tout sur son passage et marche sur Mantes. Les marchands de cette vaillante commune, renforcés de quelques chevaliers, sortent en masse contre les envahisseurs. Philippe-Auguste accourt au secours des Mantois et Henri II recule devant nous. A l'arrière-garde, pour protéger sa retraite, il place le comte de Leicester,

et ce fameux Richard Cœur de Lion, aussi célèbre par sa force et son adresse que par sa bravoure dans les jeux de la guerre. La nuit arrivait et Philippe-Auguste fit sonner le cor pour indiquer l'heure du repos. Mais cela ne faisait pas l'affaire de quelques-uns de nos chevaliers, surtout de Guillaume des Barres. "Qui viendra avec moi," s'écrie-t-il, "voilà que Richard nous provoque; de sa bouche insolente, il blasphème le nom des Français. S'il ne trouve pas à combattre, il s'en ira avec une mauvaise opinion de nous, je vais voir cet homme de plus près." Suivi de quelques autres chevaliers et de leurs écuyers, il s'élance vers les Anglo-Normands. Le comte d'Arondel et celui de Chichester l'attaquent à la fois. Il renverse le premier, ainsi que son cheval, d'un coup de lance et, du revers de son arme, précipite l'autre à terre, Richard n'est pas plus heureux; après un furieux combat à la lance et à l'épée, il est jeté à bas de sa monture et l'honneur de la journée reste aux chevaliers de France. Plus tard, en Sicile, Cœur de Lion fut de nouveau vaincu et désarçonné dans les tournois par le chevalier des Barres, et il n'est pas douteux que la haine qu'il manifesta dès lors contre les Français de France provenait en partie de ces échecs si humiliants pour son amour-propre. Nous retrouvons Guillaume à la bataille de Muret, aux côtés de son frère utérin, le célèbre Simon de Montfort, le chef de la croisade contre les hérétiques du midi, les Albigeois que soutenait, en cette circonstance, le roi Pierre d'Aragon. Aragonais et méridionaux français, bien que plus nombreux, ne purent tenir contre les redoutables chevaliers du Nord de la France, hommes de fer habitués dès l'enfance à tous les exercices du corps, et furent mis en complète déroute. Le roi espagnol fut tué et Guillaume des Barres s'empara d'un étendard.

Un an plus tard, nous le retrouvons encore, mais dans une journée autrement importante et mémorable de notre histoire. La France n'est qu'à son aurore, et déjà elle excite les inquiétudes et les convoitises de nos voisins du Nord. Elle est cependant loin d'être unie. La plus grande partie du territoire appartient aux rois d'Angleterre ou à des seigneurs impatients

du joug, et qui se dispensent le plus qu'ils peuvent des services qu'ils doivent à la couronne, mais, bien que divisée politiquement, la France est déjà une. Le grand brassage des peuples qui s'y sont mêlés à la suite de chocs divers est accompli. Hommes des temps préhistoriques, Ibères et Ligures, Gaëls et Kymris, Romains et Burgundes, Francs et Scandinaves ne forment plus qu'une seule famille, la famille française.

Nous sommes dans notre plaine du Nord, cette plaine immense qui, commençant chez nous, se prolonge jusqu'aux extrémités de l'Asie. En face de nous sont les forces de la Cimmérie, tous ceux qui ont été, sont et seront peut-être toujours nos ennemis. Teutons de toutes les Teutonies, Anglo-Saxons, Allemands avec les Flamands comme trait d'union, ceux qui haïssent la France parcequ'ils la jalousent, tout en faisant profession de la mépriser, ceux qui lui en veulent pour son beau climat, son sol fertile, sa supériorité artistique, son clair génie exempt de mysticisme et de *cant* c'est-à-dire d'hypocrisie, ceux qui préfèrent nos brunes sémillantes aux blondes hautaines du Septentrion et à leur lourde bière notre vin vermeil, ils sont tous là, flairant de leurs narines de loups notre terre plantureuse et avides de la piller. Mais ils en seront ce jour-là pour leurs haines et leurs convoitises. Toutes les forces vives du Nord de la France sont là, ayant à leur tête Philippe Auguste, un des plus grands rois de la vieille monarchie, un des grands ouvriers de l'unité nationale. Noblesse, bourgeoisie, artisans marchent d'un commun accord contre l'ennemi commun. Non loin des bannières de la chevalerie flottent celles des milices communales, car le beffroi de toutes les paroisses de l'Artois, de la Picardie, de l'Ile de France et de la Champagne a donné le signal de la levée en masse, et comme le canon le fera en 1793 pour les descendants, le tocsin, voix vibrante de la patrie menacée, sonne pour les ancêtres la charge sur les ennemis de la France. Vétérans, mes chers camarades et vous tous Français de naissance ou d'origine qui m'écoutez, saluons avec une émotion filiale ces aïeux d'il y a huit siècles qui vont donner à nos enseignes leur premier baptême de gloire, à nos annales notre première grande

victoire nationale. Nous sommes au 27 Août 1214 sur les champs de Bouvines.

Cent cinquante sergents à cheval, vassaux de l'abbaye Saint Médard de Soissons, tous roturiers, engagent la bataille et chargent audacieusement les chevaliers de Flandre. Après cette première attaque commence entre les chevaliers des deux armées une effroyable mêlée, au cours de laquelle arrivent les milices de Corbie, d'Amiens, d'Arras, de Beauvais et de Compiègne avec l'oriflamme, l'enseigne royale d'azur semée de fleurs de lis d'or. Elles dépassent toute notre chevalerie et se mettent entre le roi et Othon, empereur d'Allemagne. La gendarmerie allemande les charge furieusement, les rompt, sans leur faire lâcher pied, et pénètre jusqu'à l'escadron du roi. Les preux qui le composaient se jettent devant Philippe, mais pendant qu'ils combattaient les chevaliers ennemis, des sergents à pied allemands qui avaient poussé de l'avant, cernent le roi de France et le jettent à bas de son cheval avec des lances et des crocs de fer. Guillaumes des Barres tenait déjà l'empereur Othon par son heaume et le martelait de sa masse d'armes, lorsqu'il entend crier : "aux Barres ! aux Barres ! secours au roi !" Il lâche Othon et accourt, "faisant si grand place à l'entour, dit le chroniqueur. que l'on y pouvait mener un char à quatre roues, tant il éparpillait et abattait de gens devant lui." Quand il arriva auprès de Philippe, celui-ci était déjà débarrassé de ses ennemis.

Je ne m'étendrai pas sur le reste de la bataille. Je ne citerai qu'en passant le brave évêque de Beauvais, Philippe de Dreux qui, de peur de transgresser les canons de l'Eglise, se servait d'une masse d'armes en guise d'épée et assomma le général anglais, le comte de Salisbury, avec je ne sais combien de ses soldats, après quoi il recommanda à ses compagnons de dire que c'étaient eux qui avaient fait ce grand abattis, de peur qu'on ne l'accusât d'avoir commis une œuvre illicite pour un prêtre. Je tenais surtout à vous montrer mon héros, Guillaume des Barres, que nous retrouvons partout à cette époque. Pendant un quart de siècle, le bras terrible de ce fils de l'Ile de

France se signala par des exploits presque fabuleux pour l'honneur et la défense de son pays et de son roi.

Après l'hercule féodal, l'hercule populaire, mais les temps sont changés. Il ne s'agit plus de tournoi ni de victoire. La France est à un des plus tristes moments de son existence nationale. C'était après la défaite de Poitiers, après la terrible révolte des paysans appelée la Jacquerie. Les Anglais sont partout, dans le Nord et le Midi de la France, le pays est complètement désorganisé. Alors, devant l'impuissance du roi et de la noblesse à le défendre, s'élève çà et là dans le cœur de celui que les gens d'armes nommaient Jacques Bonhomme, et dont ils disaient qu'il avait bon dos et souffrait tout, alors, dis-je, dans le cœur du pauvre paysan germa le sentiment de la nationalité et de l'esprit militaire. Devant nous va surgir une figure héroïque d'homme du peuple, révélation soudaine des redoutables énergies latentes dans les masses populaires et que, malheureusement pour nous, l'organisation militaire et sociale d'alors ne permettait pas encore d'utiliser méthodiquement. En 1358, se trouvait près de Compiègne, en un lieu assez fort, un village qui dépendait du monastère de Saint-Corneille, et d'où les Anglais, s'ils s'en étaient emparés, auraient pu menacer tout le pays. Un certain nombre de paysans recrutés de tout le voisinage s'y établissent avec armes et vivres, après avoir choisi pour capitaine un des leurs, Guillaume aux Allouettes, qui avait lui-même auprès de lui un paysan d'une taille et d'une force colossales, mais humble d'esprit, qui s'appelait le grand Ferré. Ici je laisse la parole à notre grand historien Michelet dont le récit est emprunté à un de nos vieux chroniqueurs : "Ils s'étaient donc mis là deux cents, tous laboureurs ou autres qui gagnaient humblement leur vie par le travail de leurs mains. Les Anglais qui campaient à Creil n'en tinrent grand compte et dirent bientôt, "chassons ces paysans, la place est forte et bonne à prendre." On ne s'aperçut pas de leur approche. Ils trouvèrent les portes ouvertes et entrèrent hardiment. Ceux du dedans qui étaient aux fenêtres sont d'abord étonnés de voir des gens armés. Le capitaine

est bientôt entouré, blessé mortellement, alors le grand Ferré et les autres se disent : " descendons, vendons bien notre vie, il n'y a pas de merci à attendre." Ils descendent en effet, sortent par plusieurs portes et se mettent à frapper sur les Anglais, comme s'ils battaient leur blé dans l'aire ; les bras s'élevaient, s'abaissaient et chaque coup était mortel. Le Grand, voyant son maître et capitaine frappé à mort, gémit profondément, puis il se porta entre les Anglais et les siens qu'il dominait également des épaules, maniant une lourde hache, frappant et redoublant si bien qu'il fit place nette ; il n'en touchait pas un qu'il ne fendît le casque ou n'abattît le bras. Voilà tous les Anglais qui se mettent à fuir : plusieurs sautent dans le fossé ou se noient. Le Grand tue leur porte-enseigne, et dit à un de ses camarades de porter la bannière anglaise au fossé. L'autre lui montrant qu'il y avait encore une foule d'ennemis entre lui et le fossé ; " suis-moi donc," dit le Grand. Et il se mit à marcher devant, jouant de la hache à droite et à gauche jusqu'à ce que la bannière eût été jetée à l'eau. Il avait tué ce jour-là plus de quarante hommes. Les Anglais furent encore battus une autre fois par le Grand, mais cette fois hors des murs. Plusieurs nobles anglais furent pris qui auraient donné de bonnes rançons si on les eût rançonnés comme font les nobles, mais on les tua, afin qu'ils ne fissent plus de mal. Cette fois, le Grand échauffé par cette besogne, but de l'eau froide en quantité et fut saisi de la fièvre. Il s'en alla à son village, regagna sa cabane et se mit au lit, non toutefois sans garder près de lui sa hache de fer qu'un homme ordinaire pouvait à peine lever. Les Anglais ayant appris qu'il était malade envoyèrent un jour douze hommes pour le tuer. Sa femme les vit venir et se mit à crier ; " O mon pauvre le Grand, voilà les Anglais ; que faire !....lui, oubliant à l'instant son mal, il se lève, prend sa hache et sort dans la petite cour : " Ah ! brigands, vous venez donc pour me prendre au lit ; mais vous ne me tenez pas encore." Alors, s'adossant à un mur, il en tue cinq dans un moment ; les autres s'enfuient. Le Grand se remit au lit ; mais il avait chaud, il but encore de l'eau froide : la fièvre le reprit

plus fort et, au bout de quelques jours, ayant reçu les sacrements de l'Eglise, il sortit du siècle et fut enterré au cimetière de son village. Il fut pleuré de tous ses compagnons, de tout le pays ; car, lui vivant, jamais les Anglais n'y seraient venus."

Quand nous lisons notre histoire, une chose nous frappe d'abord. Pourquoi la France a-t-elle été si longtemps sans le principal élement de sa puissance militaire, sans cette infanterie nationale qui, dans les temps modernes, nous a valu tant de victoires. Pourquoi, jusqu'au 17e siècle, a-t-elle employé si souvent et en si grand nombre des mercenaires empruntés à toutes les nations qui l'environnaient. "Elle n'en aurait jamais eu besoin," dit Henri Martin dans sa belle histoire de France, "si les premiers développements de l'infanterie nationale n'eussent été systématiquement étouffés par la crainte et la jalousie des nobles." Dès la bataille de Courtrai en 1302, où notre noblesse se fit stupidement battre par les gens des communes de Frandre, on voit poindre cette jalousie. Les archers et fantassins des communes françaises avaient commencé l'attaque ; mais les chevaliers craignirent que ces hommes de pied qui "bien se comportaient," ne gagnassent, au détriment de la chevalerie, l'honneur d'une victoire qu'ils estimaient facile. Ils firent replier l'infanterie sur leurs flancs et, pour couronner cette belle idée, allèrent se précipiter au galop de charge dans le canal de la Lys qui couvrait le front ennemi et dont ils ne soupçonnaient pas l'existence. J'aurais aimé à vous donner un résumé du développement de notre infanterie, mais cela me prendrait encore trop de temps. Inaugurée sous Charles VII par la création des francs-archers, elle disparait à la fin du règne suivant, reparait sous Charles VIII pour disparaître encore. Il en fut de même au 16e siècle, malgré les services rendus par elle à Ravenne, à Marignan, dans la guerre de Savoie, à Cérisoles, à Renty où, sous les ordres du grand Coligny, elle débusqua d'un bois les arquebusiers espagnols et rendit ainsi possible une belle charge de gendarmerie qui renversa les Impériaux. Lorsque François 1er créa, en juillet 1534, sept légions provinciales, chacune de 6000 hommes. il décréta que les hommes qui

les composaient pourraient être anoblis, s'ils se distinguaient. Or ils se distinguèrent tous. Leur première épreuve fut une guerre de Savoie en plein hiver et le passage des Alpes. Ils firent tout plier devant eux. Cela ne faisait pas l'affaire de la noblesse. Elle se plaignit au roi en disant : " les vilains vont se faire gentilshommes et les gentilshommes se font vilains." Les contemporains connaissaient et savaient apprécier à leur juste valeur nos fantassins de ce temps-là. Un écrivain du 16e siècle nous dit qu'ils n'avaient pas leurs pareils pour les assauts, et pourtant il faut arriver au dix-septième siècle pour voir cette institution, si importante pour notre fortune militaire, s'affermir d'une manière définitive. La royauté, à ce moment, était trop puissante pour se laisser influencer pàr les jalousies de la noblesse. Notre grand Richelieu témoigne souvent de sa joie à voir que la France n'avait pas besoin, pour se defendre, de mercenaires étrangers. Nos milices mêmes sont animées d'un esprit martial. Celles du Languedoc contribuent puissamment en 1637 à la victoire de Leucate, remportée par le duc d'Halluin-Schomberg sur les Espagnols, en culbutant les milices d'Aragon, de Catalogne et de Valence qui leur étaient opposées.

La destruction de la vieille infanterie espagnole par Condé à Rocroi porte à notre voisine du sud un coup matériel et moral dont elle ne se relève plus. Les prodiges accomplis par nos fantassins à Fribourg et à Nordlingen mettent le dernier sceau à leur réputation. La France a enfin trouvé l'instrument qui va la rendre redoutable aux autres nations, et sauver plus d'une fois son indépendance nationale. La première bataille où il soit fait mention d'une charge à la baïonnette est celle de Neerwinden, gagné en 1693 par le maréchal de Luxembourg sur l'armée de Guillaume d'Orange, formée, comme celle que nous avions vaincue à Bouvines, d'hommes de toutes les nations du Nord. Les gardes françaises, quand ils eurent épuisé leurs munitions, culbutèrent l'ennemi à l'arme blanche. A ce moment la baïonnette n'était qu'un coutelas qu'on enfonçait dans le canon du fusil après avoir tiré. Vauban n'avait pas encore

imaginé de creuser la douille, de manière à utiliser l'arme nouvelle, sans empêcher le tir.

Enfin la même année, la bataille de la Marsaille consacre définitivement la gloire de la baïonnette française. Ce fut la première bataille où l'infanterie chargea la cavalerie, sans en attendre le choc. Escadrons et bataillons piémontais, allemands et huguenots français hélas ! sont enfoncés et mis en déroute complète et poursuivis la baïonnette dans les reins par nos intrépides fantassins, sous la direction de cet habile homme de guerre, Catinat, dont le caractère était à la hauteur du talent.

Au point où j'en suis arrivé, si je voulais vous prouver le courage, l'endurance, les qualités héroïques des aïeux du 17e siècle, où en trouverais-je des preuves plus éclatantes que dans l'histoire de la colonisation du Canada français. Mais de tels récits me feraient trop sortir du cadre que je me suis tracé, et je m'en tiens à la vieille France, dont les annales me fournissent trois anecdotes bien caractéristiques à cet égard. Dans la même annee 1637 qui vit la victoire de Leucate, le comte d'Harcourt qui commandait notre armée d'Italie, résolut de reprendre sur les ennemis les îles de Lérins, et principalement la plus importante d'entre elles, Sainte-Marguerite, où ils s'étaient bien fortifiés. La difficulté était de prendre pied sur l'île. Au conseil réuni pour la circonstance, à bord d'un de nos navires, d'Harcourt demanda au lieutenant-colonel Daguerre "croyez-vous pouvoir descendre dans l'ile ? Monseigneur, le soleil y entre-t-il ?—pourquoi cette question ?—si le soleil y entre, mon régiment y entrera." Et le brave Daguerre, à la tête de ses soldats, emporte les fortifications élevées par les Espagnols au bord de la mer.

Pendant l'hiver de 1674 à 1675, le comte de Sault fit lever le siège d'un petit château appelé Bliescastel que les Impériaux avaient attaqué au nombre de quatre à cinq mille. Il était défendu par un capitaine gascon, à la tête de sa compagnie. Quoiqu'il en eût perdu la plus grande partie, et qu'il n'eût plus de vivres, il était si peu disposé à se rendre, lorsqu'on le délivra, qu'il était prêt à manger sa servante, morte

par accident, et que, pour cet effet, il avait mise dans un saloir. On vante beaucoup la ténacité des septentrionaux, mais je ne crois pas qu'on en trouverait beaucoup disposés à pousser le dévouement jusque là. Le marquis de la Fare qui raconte cette anecdote dans ses mémoires, ajoute que ce brave qui, malheureusement, était sans fortune et sans protecteur, au lieu d'être récompensé, comme il l'avait bien mérité, fut cassé l'année suivante par Louvois, parcequ'il ne put remettre sa compagnie en bon état.

J'emprunte une troisième anecdote à notre grand écrivain Racine. Au siège de Namur en 1692, un soldat du régiment des fusiliers qui travaillait à une tranchée, pose successivement trois gabions qui sont emportés l'un après l'autre par les boulets de l'ennemi. Le soldat rebuté s'arrête, mais un officier lui commande de continuer. Le soldat dit : " J'irai, mais j'y serai tué." Il va déposer son quatrième gabion et, en le posant, a le bras fracassé d'un coup de canon. Il revient, soulevant son bras pendant avec l'autre bras et disant : " je l'avais bien dit." On lui coupe le membre atteint. Il souffre l'opération sans desserrer les dents, et quand c'est fini, il dit froidement : " Je suis donc hors d'état de travailler ; c'est maintenent au roi à me nourrir.

Jusqu'à présent nous n'avons vu que des fragments, des épisodes de notre histoire militaire. Je vais maintenant vous présenter un morceau d'ensemble, une de ces journées au souvenir desquelles doit palpiter toute âme française, car le salut même de la patrie y était en jeu, une de ces journées libératrices qui surgissent dans l'histoire comme un rayonnant éclair, une journée dans laquelle la vaillance de notre infanterie et la tactique du glorieux Villars assurèrent l'indépendance nationale : j'ai nommé Denain. Je résume le récit qu'en a fait le marquis de Vogüé dans son histoire de Villars.

En l'envoyant aux frontières prendre le commandement de la dernière armée dont nous disposions, le vieux Louis XIV prononça cee belles paroles qui rachètent bien des erreurs : " Si vous êtes vaincu, vous l'écrirez à moi seul ; je monterai à che-

val, je passerai par Paris, votre lettre à la main. Je connais les Français, je vous mènerai 200,000 hommes et je m'ensevelirai avec vous sous les ruines de la monarchie." Transportons-nous sur le terrain du combat dont j'ai tracé sur un plan (page 16) les grandes lignes.

En face de notre armée, inférieure en nombre, se trouve le prince Eugène de Savoie-Soissons à la tête de cent trente mille Hollandais, Danois, Prussiens, Hanovriens, Autrichiens et Italiens ; le Prince Eugène, cet ennemi implacable du nom français et dont Louis XIV a eu la funeste idée de refuser autrefois les services ; Eugène, cet exterminateur, (comme l'appelle Michelet dans sa langue énergique) qui nous a vaincus à Hochstædt, à Turin, à Oudenarde, à Malplaquet. Ses lignes occupent une étendue de 12 à 15 lieues, de Marchiennes sur la Scarpe, où il a son dépôt, jusqu'à Landrecies qu'il assiège. Des balandres, grandes embarcations de mer, parties d'Anvers sur l'Escaut, dont la Scarpe est un affluent, lui apportent les grains, les munitions et le matériel de siège qu'il compte employer pour se rendre maître des places qu'il trouvera sur sa route : comme Valenciennes est occupée par les Français et empêche ses convois de remonter jusqu'à Bouchain qui est en son pouvoir, il couvre et masque la première de ces places par tout un système de communications fortifiées. L'ancien camp que Villars avait fait à Denain est agrandi, complété et relié à Marchiennes par deux lignes d'épaulements entre lesquels les convois peuvent circuler sans craindre nos coureurs. A Denain, sous la protection du camp retranché, défendu par 13 bataillons hollandais et 30 escadrons sous les ordres du duc d'Albemarle, un Hollandais décoré d'un titre anglais, deux ponts traversent l'Escaut. Sur la rive droite du fleuve, une nouvelle ligne rejoint et suit la petite rivière de l'Ecaillon, dont la vallée mène directement au Quesnoy et à Landrecies. Parallèlement à l'Ecaillon, une autre petite rivière, la Selle, qui se jette dans l'Escaut, presque en face de Denain, offre à l'ennemi une seconde ligne de défense. Ces deux cours d'eau n'ont que quelques mètres de largeur, mais leurs eaux sont profondes et encaissées. Le pays est ou-

vert, uniforme ; nous le connaissons, car Bouvines n'est pas loin. C'est la grande plaine de Flandre, fort peu favorable aux surprises et aux mouvements dissimulés. Eugène divise la partie principale de son armée en deux corps. L'un, celui qui assiège Landrecies, s'est entouré d'une ligne de circonvallation qui est presque achevée. L'autre, sous le commandement direct du général ennemi, couvre les opérations du siège. Il se déploie dans de très bonnes positions, tout le long de l'Ecaillon. Un retranchement ferme le passage de la source de cette rivière à la Sambre. Une fois Landrecies prise, Eugène se flatte que rien ne pourra l'arrêter, De là, il atteindra facilement la vallée de l'Oise et, persuadé qu'il culbutera l'armée française inférieure en nombre, il compte marcher sans obstacle jusqu'à la capitale de la France.

Le plan d'Eugène était redoutable, mais l'étendue de ses lignes, quelque bien fortifiées qu'elles fussent, était le côté faible de ses combinaisons. Néanmoins, tant que son armée restait massée entre le Quesnoy et Valenciennes, on ne pouvait songer à l'attaquer. Posté sur les hauteurs de Quérénaing, à quelques kilomètres de Denain, il pouvait suivre tous les mouvements de l'armée française et porter dans ses retranchements assez de forces pour défier tous les assauts. Il s'agissait de l'en éloigner. Alors vint à Villars l'idée d'employer sa manœuvre favorite, la conception stratégique qui, en 1702, lui avait fait gagner la bataille de Friedlingen, qui, en 1706, lui avait permis de forcer les lignes de Stolhoffen, défendues par le prince de Bade, un des meilleurs généraux de l'Empire et qui devait, en 1713, un an après Denain, assurer son triomphe définitif sur le prince Eugène. Cette conception consistait en une série de mouvements trompant l'ennemi, puis au moment favorable, en une contremarche rapide, portant toutes nos forces concentrées sur le point secrètement choisi, enfin en une attaque si vigoureusement menée que la position est enlevée avant que l'ennemi ait eu le temps de réparer son erreur.

Dans l'après-midi du 22 Juillet, Villars passe la Selle, et laissant sa gauche au Cateau, il s'établit avec sa droite au petit village de Mazinghien. Informé de ses mouvements, Eugène, sans quitter son quartier-général de Bernerain, rapproche sa gauche de la Sambre, en avant de la forêt de Normal, et garnit de troupes et d'artillerie le retranchement qui joignait cette rivière à la source de l'Ecaillon. Le 23 au matin, Villars masse ses colonnes au bord de la Sambre. Il fait commencer ostensilement des ponts à Catillon et près de l'Abbaye de Fémy, comme s'il avait l'intention de passer la rivière, et d'assaillir l'ennemi en partant de la rive droite. Nos chefs de corps eux-mêmes croient à une attaque sur Landrecies et s'y préparent. On travaille bruyamment aux ponts. Des escouades ouvrent des chemins pour l'artillerie dans les bois de Fémy. D'autres coupent des fascines pour combler les fossés de la circonvallation. Vers midi, nos hussards vont battre la plaine entre l'Escant et la Selle, jusqu'à la hauteur de Bouchain. Eugène commence à croire réellement que Villars a l'intention de débloquer Landrecies. Toujours sans quitter son quartier général, il resserre sa gauche sur la place, rappelle à lui le corps de droite, sauf six bataillons qui sont laissés dans les lignes de Thiant sur la rive droite de l'Escaut. Cependant le chef de l'armée française, enfermé avec le maréchal de Montesquiou qui avait voulu servir volontairement sous ses ordres et ses officiers d'état-major, combine avec eux tous les détails de la journée du lendemain, gloire éternelle de la France, confusion de ses ennemis.

A la chûte du jour les officiers de détail vont porter les ordres de marche à tous nos chefs de corps. Ceux-ci croient à une erreur et protestent. Les soldats se figurant qu'on leur fait tourner le dos à l'ennemi, murmurent. Montesquiou est obligé d'insister. A l'entrée de la nuit tout s'ébranle. En tête marche Vieux-Pont avec 30 bataillons, une brigade d'artillerie et les équipages de pont. Broglie le suit avec sa cavalerie qui a pour mission d'empêcher qu'aucun homme ne se détache de la colonne. L'Italien Albergotti, un fils adoptif de la France, vient

ensuite avec 20 bataillons et 40 escadrons. Coigny effectue avec sa cavalerie une fausse démonstration sur la rive droite de la Sambre, en face de Landrecies, puis, la nuit arrivée, il repasse sans bruit la rivière et fait l'arrière-garde.



On marche toute la nuit sans obstacle, parallèlement à la Selle, dans la plaine qui la sépare de l'Escaut. Vers quatre heures du matin, nos têtes de colonne atteignent ce fleuve près du moulin de Neuville. Les soldats sont fatigués, les chevaux qui trainaient les équipages de pont n'ont pu suivre. Il se produit un arrêt qui amène un moment d'hésitation. Villars accourt dans sa chaise de poste ; il fait manger une bouchée aux troupes. Dès que les pontons ont rejoint, on procède fiévreusement à la construction de trois ponts sur l'Escaut. Notre armée vient de faire devant l'ennemi et à son insu une marche de flanc de huit à neuf lieues, mais il s'agit de passer le fleuve et

d'enlever le camp de Denain, avant qu'Eugène ait eu le temps de venir nous prendre en queue. Il est sept heures du matin. Les éclaireurs impériaux commencent à paraître du côté de l'Escaut. Il n'y a pas une minute à perdre. Il y va du salut de l'armée, il y va du salut de la France. Vers le même moment, Eugène prévenu du mouvement de Villars, se porte rapidement sur une hauteur avec quelques officiers, parmi lesquels se trouvait un jeune volontaire de 17 ans, le futur vainqueur de Fontenoy, Maurice de Saxe. Le chef de l'armée impériale voit bien des régiments français massés dans le coude de l'Escaut, mais il ne nous suppose pas l'intention de passer le fleuve. "Allons dîner," dit-il à son escorte. S'il avait mieux compris nos mouvements, il avait encore le temps de nous atteindre, tandis que nous étions à cheval sur l'Escaut, dans une position très dangereuse. Vers 10 à 11 heures, il venait de se mettre à table quand un courrier d'Albermarle lui annonce que les Français avaient passé l'Escaut et faisaient mine de l'attaquer. Il saute à cheval et court bride abattue sur Denain, en donnant à ses troupes l'ordre de le suivre, mais l'heure propice était passée.

Villars, aussitôt ses trois ponts achevés, fait passer Broglie et sa cavalerie. Elle se porte au galop sur Escaudain, y aborde la double ligne qui menait de Marchiennes à Denain, ce chemin fortifié que l'ennemi, dans son arrogante confiance, appelait : "le grand chemin de Paris." Broglie franchit avec ses chevaux l'épaulement dégarni, rencontre un convoi de pain qui cheminait vers Denain, sous la protection de deux bataillons, tombe sur l'escorte, la disperse, s'empare du convoi, et s'établissant solidement en travers de la route, coupe les communications avec Marchiennes. Pendant ce temps, le corps de Vieux-Pont a passé l'Escaut à son tour. Villars défile en tête de la brigade de Navarre. Il a mis son buffle des jours de bataille, celui qui lui porte bonheur. Son entrain se communique aux soldats qui commencent à comprendre la pensée de leur chef. Ils traversent gaiement dans la boue jusqu'aux ge-

noux les marais qui bordent le fleuve. Les colonnes se forment dans la plaine, pénètrent à la suite de Broglie près d'Escaudain entre les lignes fortifiées. Laissant Montesquiou les disposer pour l'attaque, Villars retourne aux ponts, dans la crainte d'une attaque du prince Eugène sur son arrière-garde qu'il fait mettre en bataille, appuyée sur les lignes que l'ennemi avait faites l'année précédente, autour de Bouchain. La précaution était superflue. Eugène, arrivé seul de sa personne à Denain, se hâte d'en faire sortir la cavalerie devenue inutile et les bagages, et y fait entrer les six bataillons qui gardaient les lignes de Thiant, puis, recommandant à d'Albemarle de tenir jusqu'à la dernière extrémité, il retourne au galop jusqu'au devant de ses troupes presser leur marche. Tout l'avenir de la journée dépend de notre célérité. La victoire sera au premier qui atteindra les ponts qui joignent le camp de Denain à la rive droite de l'Escaut. Les têtes de colonnes autrichiennes débouchent sur les hauteurs de Quérénaing. Il leur faut moins de deux heures pour arriver. Le sort de la France oscille dans la balance du destin, mais le souffle des grands morts, l'âme même de la patrie plane au-dessus de nos bataillons. Montesquiou n'en a encore que 33 pour l'attaque. Villars accourt avec Albergotti. Celui-ci demande à faire des fascines pour combler les fossés du camp. "Croyez-vous," lui répond Villars, "en lui montrant l'armée d'Eugène, que ces messieurs nous en donnent le temps. Les fascines seront les corps des premiers de nos gens qui tomberont dans le fossé," et il donne l'ordre de marche.

Les 33 bataillons sont disposés en 11 colonnes d'attaque, chaque colonne de 3 bataillons déployés, précédés de grenadiers et piquets qui forment comme une quatrième ligne. Dans l'intervalle des colonnes sont les petites pièces de campagne qui tirent tout en marchant, mais dont le tir, à cette époque, était peu efficace. A la droite des lignes sont les deux maréchaux, Villars et Montesquiou, à la gauche Albergotti. Les autres officiers généraux sont distribués dans les colonnes. Les colonels marchent à la tête de leurs régiments. L'élite de la noblesse

française, ce qu'il y avait chez elle de meilleur, de plus patriotique, guide nos héroïques fantassins, fils vigoureux des classes travailleuses. Ce fut alors un beau spectacle. Nos soldats marchent dans un ordre admirable, comme à la parade, essuyant sans répliquer les décharges meurtrières de l'ennemi, dont les boulets et les balles font dans nos rangs des trouées sanglantes. Ils continuent leur marche ferme et silencieuse jusqu'aux fossés et y descendent l'arme au bras, après avoir jonché la terre de plusieurs centaines des leurs. Mais les voilà qui enjambent les épaulements, et comme un torrent qui, une fois débordé, submerge tout sur son passage, en un instant, ils épandent sur le camp de Denain leurs flots triomphants. Les Hollandais, fusillés à bout portant, serrés de près, la baïonnette et la pique dans les reins, courent à l'Escaut, mais le pont s'écroule sous la masse accumulée des premiers fuyards. Tout est tué ou pris. Les 17 bataillons de l'ennemi sont anéantis. Les chefs, le comte d'Albermarle, le prince d' Holstein, le prince d'Anhalt, célèbre général d'infanterie, sont obligés de se rendre, 12 canons et plus de 60 drapeaux sont pris. Eugène arrive sur la rive droite de l'Escaut avec ses premières colonnes, court au pont de Prouvy qui n'a pas été coupé, mais s'y heurte contre le prince de Tingry qui, sorti de Valenciennes avac sa garnison, l'occupe en force. Les impériaux engagent à travers le fleuve une fusillade sans effet. Notre infanterie, à l'abri derrière les retranchements conquis, leur tue encore sept ou huit cents hommes. Eugène donne l'ordre de la retraite en mordant, dit-on, ses gants de dépit. La France était sauvée.

C'était un joli succès sans doute, d'avoir enlevé un camp retranché et tué 8000 hommes à l'ennemi, mais les résultats du combat (par le nombre des troupes directement engagées, la bataille de Denain ne fut qu'un grand combat) les résultats, dis-je, furent bien plus décisifs que ceux de bien des grandes victoires, accompagnées d'une effusion de sang beaucoup plus considérable. La masse de l'armée d'Eugène n'était pas entamée, mais sa ligne était coupée en deux. Le soir même de la journée, Broglie court avec sa cavalerie investir Marchiennes qui, après

six jours de siège, est prise par Montesquiou avec sa garnison de plus de 4000 hommes, 140 balandres chargées de vivres et de munitions et les 1500 mariniers qui les montaient, 60 pièces de canon, le matériel de siège et toutes les ressources accumulées par l'ennemi. Villars voyant que les Impériaux ne peuvent plus faire de siège, tire des places voisines qui nous appartenaient encore plus de 50 bataillons qui grossissent son armée, tandis que les alliés sont obligés de s'affaiblir en renforçant les garnisons des places qu'ils occupaient, et qu'ils se flattent encore de conserver. Saint-Amand, Bouchain sont repris sous leurs yeux sans qu'ils puissent rien tenter pour les secourir. Le 8 Septembre, Douai capitule avec plusieurs milliers de soldats. Le 4 Octobre, on prend le Quesnoy où l'on trouve 116 gros canons de siège, sans compter les pièces de campagne, 140 mortiers et des munitions immenses. Eugène remonte du côté de Mons. Les Hollandais découragés concluent la paix avec nous à Utretch, en même temps que la Savoie. La France retrouve ses frontières du Nord. L'Autriche veut continuer la guerre, mais l'impulsion partie de Denain ne s'arrête plus, et l'année suivante, Villars, dans une brillante campagne sur le Rhin, oblige notre dernier ennemi à conclure la paix à son tour.

Coigny et Broglie que nous avons vu figurer comme chefs de corps à Denain, nous les retrouvons plus de 20 ans après en Italie, mais commandant en chef à leur tour ; ils venaient de succéder à leur vieux général, Villars, qui avait commencé la campagne et venait de s'éteindre à Milan, plein de jours et de gloire. Notre armée était formée en grande partie de recrues, mais aux terribles batailles de Parme et de Guastalla, gagnées par nous, les redoutables cavaliers de l'Autriche, Hongrois et Croates, viennent se briser contre nos jeunes carrés. Lepelletier, lieutenant-général, nous raconte, dans ses souvenirs d'un artilleur, une amusante anecdote, à propos de la bataille de Guastalla. A la fin de l'action, il y eut une brillante charge, exécutée par notre cavalerie. Il s'y trouvait un brave Picard, qui n'avait encore jamais vu le feu, aussi avait-il demandé d'avance à son capitaine ce qu'il fallait faire le jour du combat.

On lui répond qu'il n'avait qu'à avancer dans la troupe de l'ennemi et à donner force coups de sabre de tous côtés. Mon Picard n'oublia pas le commandement. Il s'enfonce dans les escadrons ennemis et frappe en sourd, à droite et à gauche, tournant la tête vers son capitaine et lui criant : mon capitaine, faisons-je bien. Oui, lui répond le capitaine, va toujours ton train. Ce qu'il fit et très bien.

La gaîté française ne date pas d'aujourd'hui. Nos aïeux aimaient à chansonner les généraux incapables ou couards. Tout le monde connait le quatrain fait sur Villeroi, surpris et fait prisonnier dans Crémone par le prince Eugène. Comme le dit Michelet, la garnison, heureusement, valait mieux que son général et repoussa l'ennemi qui était déjà dans la place, ce qui donna lieu à un bel esprit d'écrire ce qui suit :

Français, bénissez Bellone,
Votre bonheur est sans égal :
Vous avez conservé Crémone,
Et perdu votre général.

Une autre épigramme, dans le même genre, est, je crois, moins connue.

En Septembre 1158, les Anglais ayant débarqué dans la baie de Saint-Cast, reçurent une frottée de première classe des troupes et des milices bretonnes commandées par un officier nommé d'Aubigny. On tua 3000 hommes à l'ennemi. Le duc d'Aiguillon qui avait, soi-disant, le commandement en chef, se tint caché dans un moulin pendant le combat, d'où l'épigramme suivante :

Couvert de farine et de gloire,
De Saint-Cast héros trop fameux,
Sois plus modeste en ta victoire :
On peut d'un souffle dangereux,
Te les enlever toutes deux.

Venons-en maintenant aux armées de la Révolution. A la bataille de Jemmapes, gagnée le 6 Novembre 1792 sur les Autrichiens, se produisit un très curieux exemple de ces révélations soudaines qu'un jugement droit et un cœur vaillaut peu-

vent faire surgir dans le cerveau même d'un homme de la plus humble condition. Au centre du front ennemi qui correspondait à celui de notre armée se trouvait une ouverture, avec un chemin pour entrer dans Jemmapes. Les Impériaux y avaient de la cavalerie qui pouvait, en cas de désordre dans notre attaque, tomber sur le centre de notre infanterie. Or, au moment où Dumouriez, voyant se dessiner les attaques de ses deux ailes, faisait avancer son centre, une brigade d'infanterie française qui marchait sur la trouée, voyant déboucher la cavalerie ennemie, se jette à droite derrière une maison, et laisse un espace vide par lequel cette cavalerie aurait pu percer notre centre. Le jeune Baptiste, valet de chambre du général en chef, inspiré par un mouvement héroïque et par son attachement pour son maître, part au grand galop, va trouver le général Drouin qui commande cette brigade, lui fait honte de sa retraite, ramène la brigade, occupe la trouée, va trouver sept escadrons de dragons et de hussards que le mouvement rétrograde de l'infanterie avait arrêtés, les conduit dans la trouée et vient trouver son maître, après avoir rétabli le combat, contribuant ainsi puissamment au succès de la bataille, comme Dumouriez en rendit compte dans son rapport à la convention. Aussi lorsque le valet parut dans cette célèbre assemblée, reçut-il le baiser fraternel du président, une épée, un uniforme complet d'aide de camp et le brevet de capitaine. C'est ainsi que nos aïeux de la Révolution savaient récompenser le mérite, sans se laisser arrêter par des questions de filière et d'ancienneté, comme nous le faisons à présent, et c'est évidemment à cela qu'ils ont-dû une grande partie de leurs succès. Représentez-vous quelques vieilles culottes de peau à la place de Moreau, de Jourdan, de Hoche, de Marceau et de Bonaparte, et demandez-vous quel changement cela aurait fait dans l'histoire.

Voici un autre épisode, un de ces épisodes qui émeuvent le cœur autant qu'ils frappent l'esprit, un de ces incidents au récit desquels des larmes d'attendrissement se mêlent à l'admiration que nous fait éprouver le spectacle du devoir accompli. C'était en 1793, au plus fort de la lutte gigantesque que la

France soutenait contre l'Europe coalisée. La victoire d'Hondschoote, gagnée par Houchard sur les Anglais (8 Septembre 1793), venait de sauver Dunkerque, mais Maubeuge, cet autre boulevard de la patrie, était assiégée par une grande armée autrichienne, et les 15 et 16 Octobre 1793, Jourdan et Carnot livraient à l'ennemi cette fameuse et terrible bataille de Wattignies que Napoléon appelle le plus beau fait d'armes de la Révolution. Nos valeureux soldats s'efforçaient, dans une lutte acharnée, d'arracher à l'ennemi la possession du village de Dourlers dont les abords étaient si formidablement défendus que le prince de Cobourg, après avoir visité les apprêts de la défense, avait dit : " Si les Français me délogent d'ici, je me fais républicain moi-même." Les Autrichiens battaient en retraite sur la place de l'église, serrés de près par la division Balland. Cobourg alors lance ses réserves. En même temps arrivent d'un autre côté les Hongrois qui venaient de rejeter dans le chemin de Monceau le 89e de ligne, un de nos meilleurs régiments. Tout à coup, ils entendent battre la charge près d'eux. Le 89e qu'ils croient au fond de la vallée s'est-il donc rapproché ? Une troupe fraiche cherchait-elle à les surprendre ? La charge redouble d'entrain. On dirait plusieurs caisses battant à la fois. Les Hongrois prennent peur, se débandent et se précipitent en désordre derrière les maisons, en communiquant leur panique aux troupes ennemies qui vont prendre l'offensive. Quel péril formidable menace les soldats de l'empereur ? C'est un enfant de quinze ans, le tambour Sthrau du 89e qui, à la faveur d'un chemin couvert, exécutait cette ruse de guerre, précédant de loin son régiment qui, toutefois, se rapprochait, et allait appuyer nos bataillons du centre, maîtres de la place de l'église. C'est là, à la fin de la journée, aprés une lutte effroyable, qu'on retrouva le corps de l'héroïque enfant entouré de cadavres ennemis.

Je vais maintenant vous raconter un fait de guerre tellement merveilleux que je ne lui connais pas d'équivalent dans aucune autre guerre moderne, et qui fait voir quels soldats la révolution avait formés. Il s'est passé il y a cent ans, dans

cette magnifique campagne de 1799 en Suisse qui sauva la France d'une invasion et immortalisa pour jamais le nom de Masséna. C'est l'épisode initial de cette immense et splendide combinaison tactique, composée de vingt combats et s'étendant sur un échiquier de 80 lieues d'étendue que, du nom de l'affaire principale, on appelle la bataille de Zurich. Soult, alors général de division, commandait notre droite, séparée à ce moment de la gauche ennemie par la rivière Linth qui était bordée de notre côté de marais profonds. L'adjudant-major Dellard, plus tard général et baron de l'Empire, propose à Soult et obtient de lui l'autorisation d'organiser un corps de nageurs pour franchir la rivière, surprendre les Autrichiens et permettre l'établissement d'un pont. Il exerce ses hommes d'avance, et le 3 Vendémiaire, an VIII de la République (le 3 Septembre 1799), il reçoit de Soult l'ordre de tenter le passage à deux heures et demie du matin. A l'heure indiquée, lui et ses hommes armés chacun d'une lance, d'un sabre et d'un pistolet, ce dernier sur la tête avec un paquet de cartouches, le tout maintenu par un mouchoir, se trouvent au bord de la rivière en tenue de nageurs, c'est-à-dire à peu près nus. Je laisse maintenant la parole au héros principal de cet épisode, au général Dellard, qui en fut aussi l'historien.

"Je n'ajoutai que ces mots aux instructions que je leur avais déjà données : " Intrépides nageurs, vous allez dans un instant vous couvrir d'une gloire immortelle en portant la terreur et la mort dans les retranchements et le camp de l'armée ennemie. Vous ne pouvez pas faire de prisonniers ; la victoire qui vous attend s'y oppose. Egorgez donc tout ce qui vous tombera sous la main. Ralliez-vous au coup de sifflet que je donnerai sur la rive droite ; suivez exactement mes traces, je serai toujours à votre tête, et rappelez-vous que notre mot d'ordre est : vaincre ou mourir."

" Au même instant je me glissai dans l'eau, environné de sept officiers qui nagent à ma hauteur. La troupe nous suit et bientôt nous abandonnons tous la rive gauche. Quelques hommes, entraînés par la rapidité du courant, sont portés très loin

et ne peuvent gagner la rive droite. D'autres, trop faibles nageurs, se noient sans recevoir aucun secours de leurs camarades qui sentent la nécessité d'arriver. Je touche le premier au bord opposé. Un pilotis élevé, soutien d'une digue, rend notre arrivée difficile. Je le franchis et je suis debout sur cette digue ; le sifflet se fait entendre, les nageurs se rallient. Pendant que je les réunis, un nommé Bergeron, mon adjudant sous-officier et mon compatriote (Dellard était de Cahors), depuis mort lieutenant-colonel en Portugal, surprend et tue un factionnaire dont les cris n'ont point donné l'éveil. Nous marchons à l'instant sur les postes ; la position m'en était connue ; je n'en avais que deux à surprendre, pour avoir de suite le champ libre jusque sur les derrières du bataillon autrichien qui gardait la principale redoute, en face de laquelle la division devait effectuer son passage. Ces deux postes dormaient auprès d'un feu à moitié éteint. Les premiers nageurs les expédient à coups de lance, sans aucun retard pour notre mouvement.

"Le marais que nous traversions en file, les uns derrière les autres, retarda un peu notre marche par son extrême profondeur et l'épaisseur des joncs et des roseaux qui le couvraient, mais qui, d'un autre côté, nous cachaient et nous préservèrent de tout contre temps, jusqu'au moment favorable pour notre attaque.

Je m'arrêtai à cinquante pas des Autrichiens, occupés sérieusement par le bruit que nos troupes faisaient sur la rive gauche pour l'établissement du pont. Le feu que l'ennemi dirigeait sur ce point était des plus vifs. A la faveur de ce tumulte, les nageurs se formèrent sur une seule ligne et, après avoir détaché nos lances, nous nous précipitâmes sur les retranchements ennemis et fîmes main basse sur tout ce qui les occupait. Les Autrichiens surpris et épouvantés d'une si brusque attaque se tournèrent à peine pour se défendre ; la plupart périrent sans coup férir, quelques-uns se précipitèrent dans la rivière ; un seul fut épargné pour nous conduire sur les autres redoutes, dont le feu commença au même instant que notre charge.

"Pendant ce vacarme, je m'élançai sur le parapet pour annoncer aux nôtres que la rive droite était à nous et qu'on pouvait jeter le pont. Aussitôt qu'elles nous entendirent, nos troupes demandèrent à grands cris de voler à notre secours et les deux bateaux que nous possédions, notre unique ressource pour le passage, furent immédiatement lancés à l'eau avec 50 carabiniers de la 25e demi-brigade d'infanterie légère, commandée par le chef de brigade Gaudinot. Le premier embarquement courut les plus grands dangers à cause du mauvais état de nos embarcations. Il dut son salut aux nageurs qui le secoururent.

"Pendant ce temps je complétais mon expédition en me portant précipitamment sur deux autres redoutes, dont je m'emparai et dont les pièces furent enclouées et les troupes égorgées ou dispersées. De là nous nous dirigeâmes sur le camp qui n'avait fait encore aucun mouvement, ignorant ce qui se passait, étant trop éloigné pour l'entendre, mais qui se leva dans le plus grand désordre, en entendant nos cris, nos trompettes, nos tambours (Dellard avait avec lui 10 de ces derniers et 4 trompettes du 10e de chasseurs), et nos coups de pistolet. Ce qui acheva d'y mettre l'épouvante et la confusion, ce furent les cris de "sauve qui peut! nous sommes trahis!" que je fis pousser en allemand par quelques nageurs alsaciens qui nommaient en même temps les régiments que nous attaquions et dont je m'étais procuré exprès les numéros et les noms, notamment celui de Bender, qui tenait la tête du camp.

"En un instant les 10,000 Autrichiens que nous reveillâmes si brusquement prirent la fuite et se jetèrent en masse sur le village de Schänis. Le général en chef Hotze qui en occupait l'abbaye, surpris lui-même et ne sachant à quoi attribuer une si grande terreur, se précipita presque nu au devant de ses troupes et chercha à les railler. "Vous êtes à jamais déshonorés, leur dit-il, si vous ne reprenez pas vos positions. Vous fuyez lâchement devant une poignée d'hommes nus. Retournez-vous seulement et leur mort est certaine.

"Dans ce moment un nageur atteignit le général Hotze

d'un coup de lance à la cuisse et le somma en vain de se rendre. Uniquement occupé du ralliement de ses soldats, il ne songeait nullement aux dangers qui l'environnaient, mais il succomba sans pouvoir rétablir l'ordre : un coup de biscaïen qu'il reçut à l'estomac le renversa mort. Ce coup partait de nos batteries, pointées au hasard dans l'obscurité et faisant un ravage affreux dans ce pêle-mêle. Il fut également funeste à deux nageurs, dont la perte me fut bien sensible.

"Cependant le jour approchait. Malgré nos faibles ressources pour le passage de la division, une grande partie des troupes qui la composaient avaient atteint la rive droite de la Linth, où, après s'être formées, elles marchèrent sur Schänis. A leur approche, je ralliai les nageurs et me disposai à rentrer à Bilten où nous avions laissé nos vêtements. J'annonçai, avant de quitter le champ de bataille, la mort du général Hotze au général Soult, et, comme il la révoquait en doute, je le conduisis moi-même dans le verger où était son corps et, d'après ses ordres, je le fis transporter par quatre grenadiers dans l'abbaye où il avait couché la nuit précédente. Le bailli et plusieurs religieux le reconnurent en présence du général Soult, qui le fit déposer dans l'église. Vous avez, me dit alors le général, rempli mon attente ; choisissez un de mes chevaux, je vous en fais cadeau, je vais demander pour vous le grade de chef de bataillon."

Notre rentrée à Bilten ne fut pas difficile, elle s'effectua sans le secours des bateaux. Les nageurs traversèrent la rivière à la nage, et, après avoir repris leurs habits, ils rejoignirent leurs corps respectifs où ils furent tous récompensés par des grades ou des armes d'honneur. Les noms des 21 de ces braves qui périrent dans le combat ou qui se noyèrent furent envoyés dans leurs pays pour être inscrits sur les colonnes départementales. Un nageur de la 94e se fit particulièrement remarquer par sa présence d'esprit et sa bravoure. Forcé d'abandonner ses armes par la rapidité de la rivière et le danger qu'il courait, il les remplaça, en abordant, par un énorme pieu qu'il conserva jusqu'à la fin de l'action. Il frappait et assommait les

ennemis avec le plus grand acharnement. D'un physique imposant et d'une force extraordinaire, on l'aurait pris pour Hercule, sous cette bizarre armure."

Dellard vient de nous donner un magnifique exemple de l'héroïsme de nos soldats, le général baron Thiébaud va nous montrer leur bon cœur, même quand ils s'écartent, pour un moment, du chemin étroit de la discipline. Cela se passe dans l'immortelle campagne de 1805 que devait terminer le coup de tonnerre d'Austerlitz. Comme il arrive toujours, quand une campagne se prolonge en territoire ennemi, la discipline s'était un peu relâchée et nos soldats devenaient chapardeurs, ce qui veut dire pillards en Français vulgaire. Ecoutons Thiéband qui commandait la première brigade de la division Saint-Hilaire du corps du maréchal Soult.

" Ce que j'ai donné de coups dans cette campagne n'est pas croyable, et il faut bien admettre que je n'y allais pas de main morte, car j'ai cassé deux cannes. Le fait qui me coûta la seconde se rapporte à une anecdote que j'ai souvent contée, parcequ'elle peint le mieux notre soldat français et, dans un sens, lui fait le plus d'honneur. J'avais laissé filer ma brigade, je crois, pour m'arrêter à déjeuner ; quelques autres corps m'avaient dépassé, et je trottais pour la rejoindre, lorsque des cris effrayants partirent d'une maison isolée devant laquelle j'arrivais, et qui, sur ma gauche, se trouvait à quelques toises de la route. A l'instant, je suis en bas de cheval, je cours à la maison ; je la trouve pleine de soldats fouillant dans les armoires, dans les tiroirs même, pour voir, comme l'un d'eux eut l'effronterie de me le dire. s'il n'y avait pas des Autrichiens cachés ; à grands coups de canne, je les fais déguerpir par la porte et par la fenêtre. J'apprends alors que la cave est remplie de soldats, et que le vin y coule à grands flots. Je me précipite par l'escalier ; mais à peine suis-je dans la cave que tous ces coquins soufflent leurs lumières, se sauvent pendant que je casse ma canne sur le dos de je ne sais qui et que je mets le sabre à la main pour continuer de plus belle. Cependant le dernier est parti en fermant la porte sur lui et, dans une obscurité com-

plète, je trébuche sur des baquets, contre des tonneaux, et je ne sors de là qu'après des cris de sourd qui son tenfin entendus. Je visite la maison et la cour pour m'assurer que tous mes pillards sont partis, et je les vois achevant de franchir une clôture de bois qui entoure le jardin ; ils m'envoient mille menaces et sottises ; l'un d'eux a même l'audace de me crier que je ne mourrais que de sa main ; je recommande de fermer portes et volets, de n'ouvrir à personne et me voilà remonté à cheval, Or, en reprenant la route, je vois qu'elle remonte par un long circuit autour d'un tertre, et désirant couper au court pour rejoindre plus tôt ma brigade, j'avise à l'un des côtés du tertre un terrain plan qui va rejoindre en ligne droite la route vers la fin de son circuit. Je pousse aussitôt mon cheval ; mais il n'a pas fait quelques pas que ses sabots s'enfoncent ; il veut reculer ; je l'éperonne ; alors il se jette en avant et fait, comme en barbotant, je ne sais combien de bonds ; finalement il est en pleine bourbe et comme flottant sur son ventre. Je me trouvais dans un de ces infâmes marais, assez fréquents en Allemagne, beaucoup plus fréquents en Pologne, que rien n'annonce à la superficie, qui souvent embrassent d'immenses espaces et dont plusieurs sont sans fond. J'essaye de sonder avec le pied, je reconnais que je n'ai rien à espérer d'appui que de ma monture ; mais insensiblement elle s'enfonce, et le moindre effort qu'elle fera pour se dégager l'enfoncera davantage. Richebourg (c'était l'aide de camp du général Thiébaud) et mon ordonnance se désolent, n'imaginant pas quels secours me porter, et nous commencions à être fort inquiets de mon salut, lorsque ces mêmes soldats que je venais d'assommer, qui juraient de me tuer, mais qui, au fond, savaient bien que j'avais fait mon devoir et qui, dans ce cas, ne méconnaissaient pas le leur, parvenus au point de la route qui domine le tertre, m'aperçoivent et jugent de mon danger. Par un mouvement spontané ils dégringolent presque à pic, jettent leurs sacs et leurs armes, courent démolir la clôture en planches entourant le jardin de la maison d'où je venais de les chasser, arrivent chacun avec sa charge de planches au bord de ce marais mouvant, y font

flotter un plancher, parviennent jusqu'à moi et, non contents de ce premier exploit, étendent leurs planches tout autour de mon cheval, à l'aide de cordes, de leviers et de sangles, ils le soulèvent et par la tête et par la queue, le tirent de toutes leurs forces hors de cette bourbe infernale et me le ramènent. "Allons, leurs dis-je, en frappant sur l'épaule de l'un d'eux, vous êtes quelque fois diaboliques, mais vous n'en êtes pas moins des braves gens. Tenez, ajoutai-je en leur présentant deux napoléons, voilà pour boire à la santé de l'empereur. Nous y avons assez bu," me répliqua l'un d'eux. A ce moment, ils partent tous en riant mais sans rien accepter."

Voilà déjà deux fois que je vous lis des extraits tirés des mémoires de deux généraux de l'empire, de deux acteurs de la grande épopée. Vous n'ignorez pas que depuis un certain nombre d'années, une recrudescence d'intérêt de la part du public, même à l'étranger, à l'égard de la grande figure de Napoléon, a fait sortir de l'ombre discrète dans laquelle ils étaient cachés, un grand nombre de mémoires très intéressants, écrits par des soldats de la révolution et de l'empire. Ça été pour nous une surprise et une révélation. Nous nous représentions trop volontiers tous ces vaillants comme de simples sabreurs, lancés au galop de leur cheval dans une charge perpétuelle sous l'impulsion du puissant maître de la guerre, et voilà que nous découvrons, comme pour augmenter, si c'est possible, la gloire de cette prodigieuse époque et la gloire de la patrie française, que beaucoup de ces héros maniaient aussi bien la plume que l'épée. Les mémoires de Marbot sont les plus célèbres, mais qu'il s'agisse des siens ou de ceux du brave sergent Bourgogne des vélites de la garde, ils sont tous des plus intéressants. Les généraux Thiébault, Rapp, Dellard, Paulin, Lejeune, Mathieu Dumas, le colonel Labaume, l'officier anonyme de la 32e demi-brigade qui nous a laissé le récit des campagnes d'Italie et d'Egypte et d'autres encore nous ont retracé le souvenir de ce qu'ils ont vu, nous donnant ainsi une vivante image de ce temps où la fleur de la nation était toujours prête à se lancer dans la mort, car alors, comme le dit bien Alfred de Musset : "elle

était si belle, si grande, si magnifique dans sa pourpre fumante, elle fauchait de si verts épis qu'on ne ne croyait plus à la vieillesse." Ce ne sont pas que les nôtres qui ont écrit : quelques-uns des auxiliaires à notre service, ceux que l'esprit d'aventure ou des sympathies nationales attiraient sous nos drapeaux, ont aussi laissé des mémoires. Il en a été ainsi du général de Brandt, Polonais mort plus tard au service de la Prusse, mais qui conserva toujours un souvenir attendri pour la grande armée et le glorieux drapeau tricolore, sous lequel il avait vu le feu pour la première fois. Il nous raconte une de ces anecdotes caractérestiques qui font ressortir la terrible énergie des officiers des armées impériales. Il s'agit ici du général Habert qui appartenait à cette nombreuse catégorie de hauts gradés de l'Empire qui aimaient à faire le coup de feu, côte à côte avec leurs soldats. La scène se passe au siège de Saragosse qui fut, comme l'on sait, aussi honorable pour les vaincus que pour les vainqueurs. Je laisse la parole à Brandt : " Nous étions maîtres d'une rue terminée par un carrefour qui était encore au pouvoir des ennemis. Pour pouvoir communiquer entre les côtés de la rue, on avait dû établir une barricade qui permettait, lorsqu'on la suivait en se baissant, de s'abriter contre le feu de l'ennemi. Habert qui était très grand devait se baisser davantage ; à un moment où il passait, un soldat couché à plat ventre près de la barricade dit à haute voix : tiens, les généraux ont donc peur aussi ! Habert se précipite sur le soldat et l'empoignant par le bras, le forçe à se redresser en même temps que lui. Ce fut pour les ennemis le signal d'une terrible fusillade et le malheureux soldat fut frappé de cinq ou six balles. Habert n'avait reçu qu'une légère contusion au bras, mais n'avait pas lâché son soldat qu'il envoya rouler à ses pieds en le traitant de f.... conscrit, puis il reprit son inspection. Loin de prendre le parti de leur camarade, les soldats admirèrent l'acte de courage de leur général en disant : " il a bien fait, c'est une infamie de dire pareille chose d'un général comme celui-là."

Il se présentait heureusement, même au milieu des plus terribles circonstances, des incidents moins tragiques. Rapp

nous raconte qu'au passage de la Bérésina, Napoléon, tandis qu'il pressait l'établissement des ponts, avait fait mettre en batterie une vingtaine de pièces, commandées par un brave officier à jambe de bois, nommé Brechtel ; un boulet la lui emporte pendant l'action et le renverse. " Cherche-moi, dit-il à un de ses cannoniers, une autre jambe dans le fourgon No 5. Il se l'ajuste et continue le feu comme de si rien n'était.

Waterloo ! Waterloo ! Waterloo ! morne plaine !
Comme une onde qui bout dans une urne trop pleine,
Dans ton cirque de bois, de côteaux, de vallons,
La pâle mort mêlait les sombres bataillons.
D'un côté c'est l'Europe et de l'autre la France.
Choc sanglant ! des héros Dieu trompait l'espérance,"

Que pourrais-je ajouter à ces vers du plus grand de nos poëtes, digne épigraphe de ce morceau, tiré d'un de nos plus grands historiens, Thiers.

" Le deuxième bataillon du troisième de grenadiers, demeuré dans le vallon, réduit de 500 à 300 hommes, ayant sous ses pieds ses propres camarades, devant lui des centaines de cavaliers abattus, refuse de mettre bas les armes, et s'obstine à combattre. Serrant toujours ses rangs, à mesure qu'ils s'éclaircissent, cette petite troupe attend une dernière attaque et assaillie sur ses quatre faces à la fois, fait une décharge terrible qui renverse des centaines de cavaliers. Furieux l'ennemi amène de l'artillerie et tire à outrance sur les quatre angles du carré. Les angles de cette forteresse vivante abattus, le carré se resserre, ne présentant plus q'une forme irrégulière, mais persistante. Cette poignée de braves dédouble ses rangs pour occuper plus d'espace et protéger ainsi les blessés qui ont cherché asile dans son sein ; chargée encore une fois, elle demeure debout, abattant par son feu de nouveaux ennemis ; trop peu nombreuse pour rester en carré, elle profite d'un moment de répit afin de prendre une forme nouvelle et se réduit alors en un triangle tourné vers l'ennemi, de manière à sauver en rétrogradant tout ce qui s'est réfugié derrière ses baïonnettes. Ils sont bientôt assaillis de nouveau. " Ne nous rendons pas " s'écrient

ces braves gens, qui ne sont plus que 150. Tous alors, après avoir tiré une dernière fois se précipitent sur la cavalerie acharnée à les poursuivre, et avec leurs baïonnettes tuent des hommes et des chevaux, jusqu'à ce qu'enfin ils aient succombé dans ce dernier et sublime effort. Dévouement admirable et que rien n'a surpassé dans l'histoire des siècles."

Si le temps me le permettait, que de choses je pourrais puiser dans cette belle histoire de la conquête de l'Algérie, que de brillants combats, que d'épisodes intéressants depuis la prise d'Alger en 1830 jusqu'à celle de Laghouat en 1852 et la conquête de la grande Kabylie en 1857. De la prise d'Alger, je ne retiens que le joli mot du général La Hitte. Le dey d'Alger, voyant le fort de l'Empereur pris par nous, avait envoyé comme négociateurs deux des Maures les plus importants de la ville, mais les négociations n'empêchaient pas l'artillerie de la Kasbah, encore au pouvoir des Turcs, et la nôtre, d'échanger des boulets. "A chaque détonation," nous dit Camille Rousset dans son histoire de la conquête d'Alger, "les négociateurs Maures, visiblement émus, s'efforçaient néanmoins de faire bonne contenance, mais un certain boulet, ayant sifflé de plus près à leurs oreilles, l'un deux plia tellement les épaules que le général La Hitte, le saisissant tout à coup par le bras, lui dit en riant : "Eh ! parbleu ; monsieur, de quoi vous inquiétez-vous ? Cela ne vous regarde pas ; ce n'est pas sur vous que l'on tire." Le geste et le mot, bien français, firent fortune, ils méritaient de devenir légendaires.

La tentation serait grande aussi de vous parler des guerres de Crimée et d'Italie. Ici nous touchons à notre propre époque, et si nous ne sommes pas assez vieux en général pour y avoir pris part directement, le souvenir de ces glorieuses campagnes a hanté notre enfance. Mon aîné qui, Dieu merci, vit encore paisiblement à Paris, datait ses galons de caporal de Solférino, où son régiment, le 37e de ligne, contribua à la prise du village de ce nom. Je pense encore avec attendrissement à ma défunte mère, versant des larmes à la nouvelle de chaque

combat, à l'idée des dangers que courait un de ses fils, et je me remémore la joie que nous autres, polissons des collèges et des lycées, nous éprouvâmes en voyant nos grandes vacances allongées de huit jours, sans penser que des milliers de Français nous les avaient achetés de leur sang. Mais le temps me talonne. J'en ai déjà dit assez pour épuiser votre bienveillante attention et il ne me reste plus que quelques instants pour parler de l'année terrible, celle qui vit sombrer notre gloire militaire et pour beaucoup nos espérances de jeunesse, celle qui a plané et plane encore tragique sur notre génération.

Même dans cette année funeste qui vit l'effondrement momentané de notre puissance, au travers des noms trop nombreux qui nous rappellent la défaite, quelques-uns comme Coulmiers, Villersexel, Belfort, jettent un éclair fugitif de victoire. D'autres, bien que non couronnés d'un succès impossible dans les circonstances, par le souvenir de l'héroïque résistance des nôtres contre des forces bien supérieures, apportent à notre cœur comme un réconfort, comme une garantie que les vertus qui nous ont faits grands jadis existent encore au milieu de nous, et mieux dirigées, sauront nous reconquérir un jour, dans son intégralité, la considération et le respect du monde que nos succès coloniaux n'ont pas encore complètement ramenés. Deux de ces noms sont Binas et Chateaudun.

Le premier de ces combats fut livré le 26 Octobre 1870 par les francs-tireurs attachés au 16e corps, au moment où l'armée française était en mouvement sur Orléans, " Ce jour-là, " nous dit le général Pourcet dans son récit de la campagne sur la Loire, " les Bavarois dirigèrent sur Binas une colonne composée de 200 cavaliers, 200 fantassins et 2 pièces de canon ; ce poste était défendu par 38 francs-tireurs de Saint-Denis de la compagnie Liénard qui préférèrent mourir que de se rendre. Ces braves vendirent chèrement leur vie ; embusqués, tirant à coup sûr et à petite distance, ils épuisèrent toutes leurs cartouches. Armés de carabines sans baïonnette, ils s'en servaient comme de massues, assommant tous ceux qui s'aventuraient trop près. Ils durent succomber sous le nombre et lorsque le reste de la

compagnie accourut à leur secours, un seul de ces braves n'était pas blessé : le soir de ce combat, sur 38 hommes, 14 étaient morts ! quant aux Allemands, ils comptaient 137 tués dont un colonel et un grand nombre de blessés." Que dire après un récit pareil. Si l'effort dans la défense du pays eût été partout seulement la moitié de ce qu'il fut à Binas, la terre de France aurait dévoré tous les Allemands, quelque nombreux qu'ils pussent être. Après avoir entendu ce qui précède, nous pouvons répéter avec tristesse, mais aussi avec fierté, les beaux vers de Déroulède :

J'ai vu des régiments, aux jours de défaillance,
Se porter en avant et se dévouer seuls,
Pour qu'on pût dire au moins, en parlant de la France,
Que ses drapeaux étaient encore de fiers linceuls !

Quant au combat de Chateaudun, il est pour moi un souvenir de famille, car un de mes frères, mort maintenant, alors capitaine aux francs-tireurs de Paris, s'y distingua tellement qu'il fut nommé à l'ordre du jour à la suite de ce combat. Le bataillon des francs-tireurs de Paris, commandé par un Français d'origine polonaise, le commandant Lipowski, constituait la force principale de notre côté. C'est de ce bataillon que le général d'Aurelle de Paladines dans son ouvrage. " La première armée de la Loire, " dit : " Sous un chef intelligent et d'une bravoure incontestée, il eut nombre d'expéditions heureuses et rendit de réels services." Dès le 8 Octobre, il avait surpris à Ablis un escadron de hussards prussiens et l'avait presque anéanti. Mon frère dirigeait l'expédition. Il avait réquisitionné des charettes, de manière à ne pas trop fatiguer ses deux compagnies, et était arrivé de nuit à Ablis. Les Allemands avaient fait bombance et ne s'attendaient pas du tout à être attaqués. Nos gens en trouvèrent deux en état complet d'ivresse. L'un était étendu sur le dos, l'autre qui pouvait se tenir encore un peu, à cheval sur son camarade, lui ingurgitait de la gelée de groseille dans la bouche. La baïonnette mit fin à ses ébats ainsi qu'à ceux de presque tous ses compagnons. Les Prussiens se vengèrent de cet échec comme à l'ordinaire.

Ils revinrent en force dans le village, deux jours après, quand les francs-tireurs l'avaient quitté depuis bien des heures, et le brûlèrent.

A Chateaudun, aux 700 tirailleurs de Lipowski s'étaient ajoutés 165 francs-tireurs de Nantes, de Cannes et d'Indre et Loire, et 435 gardes nationaux de Chateaudun, commandés par M. de Testanière, en tout 1,303 hommes, comme on voit, qui furent attaqués le 18 Octobre par une division prussienne de 12,000 hommes avec 30 pièces de canons. Nos gens s'étaient postés dans les maisons et avaient construit des barricades, de manière à pouvoir arrêter l'ennemi le plus longtemps possible. Lorsque le bataillon s'était formé, les volontaires qui le composaient, virent arriver avec surprise un bonhomme qui avait la soixantaine, mais qui était encore très vert, un vieux Normand à la figure placide, mais au menton carré, le père Bureau. Naturellement nos jeunes gens le blaguèrent un peu et lui dirent avec une franchise toute militaire qu'il aurait bien mieux fait, à son âge, de rester chez lui. Le vieillard laissa dire et s'enrôla. Il n'avait jamais servi, mais avait juré, si jamais la France avait la guerre avec la Prusse, de se battre contre les Prussiens qui avaient lâchement massacré son grand-père en 1815, dans une rixe de cabaret. A Chateaudun il se trouvait avec mon frère et un certain nombre de francs-tireurs dans une chambre d'une des maisons qui étaient à l'entrée de la rue par laquelle les Allemands pouvaient pénétrer dans la ville. Ils essaient de mettre une pièce en batterie pour enfiler cette rue dans toute sa longueur. Le père Bureau dit alors tranquillement aux camarades : " Chargez-moi des armes et laissez-moi tirer," et alors ceux qui étaient là assistèrent à un de ces spectacles saisissants qui mettent toute notre âme dans nos yeux, et sans plus songer à tirer eux-mêmes, ils regardèrent faire le bonhomme. Du premier coup il abat un artilleur prussien qui s'avançait pour mettre le feu à la pièce, il en abat un deuxième, il en abat un troisième et ainsi de suite, et à chaque Prussien qui tombe, il dit comme en lui-même : " En voilà encore un pour le grand père." Les Allemands, voyant qu'il

leur était impossible de tirer, firent retirer leur pièce. Le père Bureau n'avait pas dit en arrivant qu'il était un tireur infaillible, une espèce de Bas-de-Cuir civilisé (on ne parlait pas encore des Boers à cette époque). Il est superflu, je pense, de vous dire qu'on ne le blagua plus et qu'on ne lui demanda plus ce qu'il était venn faire à l'armée. La lutte dura depuis midi jusqu'à dix heures du soir.'' Refoules dans la ville, nous dit le général Thoumas, “ les défenseurs se battirent corps à corps dans les rues, et à la lueur des incendies allumés par les obus allemands, ils purent se retirer, sans être poursuivis, laissant les Prussiens tirer dans l'obscurité les uns contre les autres.'' Ils avaient mis hors de combat, tant en blessés qu'en tués, un nombre d'ennemis plus considérable que leur propre effectif. Les Allemands ont voulu établir que le feu qui consuma une grande partie de la ville avait été causé par l'artillerie, mais le colonel Canonge affirme que sur 235 maisons complètement détruites par l'incendie, 12 l'ont été par les projectiles et 193 ont été brûlées à la main avec la pétrole.

Entre autres exploits, les francs-tireurs de Lipowski enlevaient le 16 Novembre, dans le village de Viabon, la correspondance du prince Albert de Prusse et les ordres de mouvements de l'armée allemande ; le prince lui-même n'échappait que par miracle. Le 29, ils défendaient héroïquement le pont de la Courie, à Varize. Plus tard, à Alençon, le colonel Lipowski, avec 2,000 francs-tireurs, 8 pièces de campagne et deux escadrons de cavalerie, repoussa victorieusement une colonne alllemande, en lui infligeant une perte de 8 à 900 hommes.

Nommé général au titre auxiliaire, en même temps que Charette et Cathelineau, Lipowski fut, à la paix, rendu à la vie privée comme eux. Nos absurdes lois militaires ne permettaient pas de leur conserver leurs grades. Si nos pères de la révolution s'y étaient pris de la même mànière, ils n'auraient certainement pas vaincu l'Europe. Ajoutons, pour en finir avec le bataillon des francs-tireurs de Paris, qu'une reconnaissance envoyée le matin du 9 Novembre, par le général de cavalerie Reyau, dont l'incapacité empêcha la bataille de Coulmiers

d'être un succès décisif, prit nos francs-tireurs pour une troupe allemande. Reyau qui aurait dû s'assurer de la chose se replia sur les positions qu'il avait quittées le matin, au lieu de prononcer notre mouvement sur notre gauche, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre de Chanzy, chef du 16e corps, mouvement en vertu duquel il aurait été à portée de poursuivre avec sa cavalerie les Bavarois battant en retraite dans de mauvais chemins et démoralisés, ce qui aurait changé pour eux en un vrai désastre ce qui ne fut qu'une défaite. Le lendemain, l'amiral Jauréguiberry, ayant lancé à la poursuite des Bavarois le peu de cavalerie qu'il avait pour son escorte, avec son chef d'état-major, le colonel Lambilly, cette cavalerie atteignit un convoi allemand, lui prit 2 pièces d'artillerie attelées, 25 caissons de munitions, 30 voitures de bagages, plus un certain nombre de prisonniers.

Quant au père Bureau, bien des années après la guerre, il a fini paisiblement ses jours en Normandie où il voulait absolument faire venir mon frère qu'il avait pris en grands affection et qu'il voulait, mordicus, marier à une Normande, en quoi il ne réussit pas, mon aîné ayant déjà, en bon Alsacien, trouvé son Alsacienne.

Je ne vous ai parlé que des francs-tireurs de Saint-Denis et de Paris, mais il en est d'autres qui ont rendu des services importants, surtout ceux de Cathelineau à l'armée de la Loire, les éclaireurs de Franchetti à Paris et les chasseurs des Vosges du capitaine Coumès. Ils ont tous fait voir ce qu'on aurait pu faire, si l'on avait su donner une meilleure direction à des efforts trop éparpillés, pour qu'ils aient pu avoir une grande influence sur les événements. La lecture de notre histoire militaire m'a convaincu que nous sommes, parmi les grandes nations, une de celles qui ont le plus gaspillé de forces qui auraient parfois assuré notre triomphe. Il y aurait un livre instructif à faire pour nous, triste à lire, il est vrai, mais qui nous serait salutaire, un livre qu'on pourrait intituler ; forces perdues.

Mais comme le dit le commandant Rousset dans son histoire de la guerre franco-allemande. "Que dire de tous ces braves gens, inconnus pour la plupart qui, pour servir leur pays, se faisaient espions, coureurs de bois et de grandes routes, et dans le seul but d'arrêter un cavalier allemand ou d'arrêter une reconnaissance, risquaient mille fois leur liberté, leur vie, le pain et l'avenir de leurs enfants? Que dire de ces vaillants, courbés par l'âge, qui prenaient encore un fusil, comme le marquis de Coriolis, comme M. de Marnas, comme M. de Bouillé et le marquis de Coislin, frappés sur le champ de bataille en mêlant leur sang à celui d'enfants de vingt ans. Que dire enfin de ces paysans, de ces ouvriers, fils du peuple et généreux comme lui, qui payèrent de leur vie leurs actes prémédités de sacrifice et regardèrent sans faiblir les douze fusils du peleton d'exécution. C'est Debergue, le jardinier de Bougival, qui coupa cinq fois avec son sécateur les fils télégraphiques, reliant le poste de la Jonchère au quartier général de Beauregard et qui, grâcié de la vie s'il voulait promettre de ne pas recommencer, refusa fièrement "parcequ'il était français." C'est Jean Baptiste Gardon et Jean Nicolas Martin, deux ouvriers qui combattirent avec nos soldats dans la sortie de la Malmaison, et qui, traduits pour ces faits devant une cour martiale, firent au président cette admirable réponse : "Tout citoyen a bien le droit de défendre son pays." Les deux braves furent passés par les armes à l'endroit même où Debergue était tombé un mois auparavant. C'est Dubois qui, voyant l'ennemi entrer dans sa ville natale, à Epinal, prend un fusil, malgré les supplications des siens, s'agenouille au milieu de la rue, abat deux cavaliers prussiens, puis, sûr du sort qui l'attend, reçoit stoïquement la mort ....c'est Mme Dodu, cette courageuse directrice de postes, qui risque cent fois sa vie en interceptant les correspondances ennemies ; c'est Melle Lix, receveuse de postes à Lamarche qui s'enrôla dans les francs-tireurs des Vosges et combattit à Nompatelize avec eux ; c'est le sergent Hoff, un Alsacien dont les exploits pendant le siège de Paris ont été contés cent fois, au point de devenir légendaires (il avait tué 27

allemands dans divers combats individuels) ; c'est Melle Maria Clément née Biard, encore une receveuse des postes qui, pendant plus de deux mois, fit seule, et au refus de certains hommes, le service de la correspondance, marchant la nuit sous un déguisement dans la campagne couverte de neige, ou se cachant de longues heures dans les bois, immobile et grelottante, pour laisser passer une patrouille qui la guettait ! c'est Charles Gombault, sergent au 1er zouaves qui, prisonnier de guerre et brutalisé un jour par un sous officier allemand, bondit sous l'outrage, riposta par un coup de poing et mourut sous les balles bavaroises, à 22 ans, en disant aux 6000 soldats français amenés de force à son supplice : Camarades, je vais mourir ! crions tous : Vive la France !"

Et c'est en face de ces figures rayonnantes de patriotisme et d'énergie qui appartiennent à notre génération et que nous aurions pu connaître, que nos ennemis et nos envieux ont pu se figurer, à propos d'événements récents, que la France était finie. Est-ce par ignorance de notre histoire, ou parcequ'ils la connaissent trop bien, qu'ils ont débité les calomnies et les inepties qu'on sait contre notre armée. Ce doit être cette dernière raison qui les aura rendus encore plus injustes, plus haineux et plus menteurs que d'habitude. Ah ! sans doute, il leur serait bien agréable de pouvoir désorganiser, en ne versant que de l'encre, ce redoutable instrument de combat qu'on appelle l'armée française, gage de notre sécurité et de notre indépendance nationale et que nos socialistes voudraient remplacer par des milices sans cohésion et sans instruction militaire. Je ne demande pas mieux que de croire qu'il viendra un jour où tous les hommes, anthropophages compris, verseront des larmes de tendresse en s'embrassant et chanteront en chœur :

" Les peuples sont pour nous des frères (bis)
et les punaises des ennemis."

Mais en attendant ce jour béni qui me parait très aléatoire et qui, dans tous les cas, ne sera connu que de nos arrière-neveux, je vois toutes les nations qui nous environnent se hérisser de baïonnettes, de canons perfectionnés, et chercher des explo-

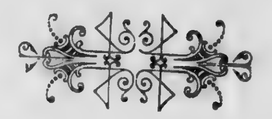
sifs plus effroyables les uns que les autres. La lutte terrible engagée dans ce moment même sur les plateaux lointains de l'Afrique Australe nous fait voir que la paix n'est qu'un rêve, le plus funeste de tous les rêves pour ceux qui le prennent au sérieux. Elle fait voir aussi qu'il y a des nations qui auraient beaucoup mieux fait de s'occuper un peu plus de leurs propres affaires et moins des nôtres, mais en outre, qu'elle qu'en soit l'issue, elle est pour nous une leçon et un exemple. Même en tenant compte des circonstances favorables au plus faible des deux belligérants comme la distance, une tactique spéciale, une connaissance approfondie du pays, une grande justesse de tir, nous avons devant nous le saisissant spectacle d'un petit groupe d'hommes supportant l'effort de la nation qui se considère comme la plus puissante de la terre. Nous voyons ainsi ce que peuvent la volonté et le patriotisme avec des ressources, en somme, assez minimes. Certes, la forfanterie n'est plus de mise aujourd'hui. Les luttes entre nations sont trop sérieuses, ont une portée trop grave pour un avenir qui peut être définitif à ce moment du partage général du globe, tel qu'il se pratique sous nos yeux, pour qu'on les envisage d'un cœur léger et d'un esprit inconscient, mais il ne faut pas non plus exagérer les choses. On ne supprime pas un grand peuple comme un escamoteur le fait d'une noix de muscade dans un tour de passe-passe. Avec les forces énormes dont nous disposons, je crois que nous pouvons envisager l'avenir avec confiance. Notre histoire nous y convie. Deux fois dans la seule guerre de cent ans, à une époque où la France était divisée, où une partie de ses enfants se trouvait dans les rangs ennemis, deux fois, dis-je on l'a crue au tombeau, et comme Lazare, elle est sortie triomphante des bras de la mort. Au 16e siècle, Charles-Quint, le grand empereur, nous envahit par le sud et le nord et c'est nous qui, quelques années après son abdication, nous payions à même des tranches de cet énorme gâteau qu'on appelait l'Empire d'Allemagne. Dès ce temps, on se partageait la France en imagination entre Allemands, Anglais, Espagnols et traîtres de notre propre patrie, comme cet abominable connétable de Bour-

bon dont les vieilles femmes de Marseille arrosaient les soldats d'huile bouillante pour les rafraichir, mais comme on le voit par ce dernier détail, nous n'avons pas voulu nous laisser faire, et nous en avons été quittes pour ce qu'on appelle en anglais "a fancied partition of France." En 1712, comme nous l'avons vu, les Impériaux étaient venus insulter notre frontière du Nord. Nous les reconduisîmes l'année suivante jusqu'aux gorges de la forêt noire. La triste guerre de sept ans nous a vait enlevé nos colonies, ruiné notre marine, abaissé aux yeux du monde, et moins de vingt ans après, nous avions assuré l'indédance de ce peuple, aujourd'hui formidable, dont la bannière vient de franchir le Pacifique, et nous avions relevé l'honneur de notre pavillon, grâce à de grands hommes de mer comme le bailli de Suffren qui comptait le nombre de ses victoires par le nombre des combats qu'il avait livrés aux Anglais. Sous la révolution et l'empire, seuls contre tous, nous ramenâmes jusqu'à Bruxelles, à Amsterdam, à Berlin, à Vienne, à Turin, à Rome, à Madrid ceux qui parlaient de nous démembrer, et si nous fûmes ramenés à notre tour, nous pouvons dire fièrement avec notre Alfred de Musset :

"Combien, au jour de la curée
Etiez vous de corbeaux contre l'aigle expirant"

Enfin, à la suite de 70 et en présence de la Commune, on nous crut bien finis, et voilà que nous avons reconstitué nos forces et conquis le deuxième empire colonial du monde. Si nos gouvernants comprennent leur devoir qui est d'armer la France et ses possessions de plus en plus, sans fracas, sans ostentation, sans coups de grosse caisse, mais sans relâche, je crois que nous pouvons attendre avec confiance ceux qui voudront nous attaquer. Si nous sommes le pays des révolutions, nous sommes aussi le pays des résurrections. Non, j'en atteste tous ces grands morts dont je vous ai retracé le souvenir, nos adversaires n'ont pas encore réussi à nous persuader de leur supériorité. Le pays de Jeanne d'Arc et de Napoléon peut être vaincu, mais il ne saurait disparaître. Comme nos pères de 93, nous pouvons avoir nos chants de triomphe et dans tous les

cas, comme eux, nous saurons mourir. Nous serons invincibles si, abjurant tout ce qui nous divise, nous savons graver dans nos cœurs et comprendre dans toute sa profondeur et avec toute l'étendue et la signification qu'elle comporte, la noble devise de la Société des Vétérans : " oublier, jamais !"



La Compagnie d'Assurances sur le Feu la "SUN"

(THE SUN FIRE INSURANCE OFFICE).

Alliance Assurance Co. The London Assurance Corporation. Great West Life Assurance Co. The Canada Accident Assurance Co.

GIROUX ET COTÉ,

Agents à Québec,

126 RUE SAINT-PIERRE

Telephone 697.

Le fort groupe ci-dessus de compagnies d'assurances anglaises et canadiennes est représenté dans la ville et le district de Québec par MM. Giroux et Côté, agents zélés qui consacrent toute leur énergie à la prospérité des intérêts qui sont entre leurs mains. La Compagnie d'Assurance la "Sun" de Londres a été établie en 1710 et se trouve être la plus ancienne de ce genre dans le monde. Son capital de réserve dépasse $7,000,000.



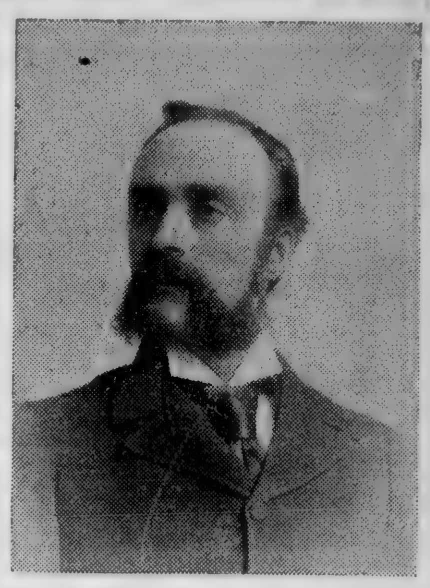
M. EDMOND GIROUX.

La compagnie d'assurances "Alliance" de Londres, Angleterre, a un capital souscrit de $25,000,000 ; son capital total,

en y comprenat celui de réserve, monte à $42,000,000. La compagnie a été établie en 1824 ; parmi ses directeurs dont l'Honorable Lord Rotchschild est le président, figurent beaucoup de capitalistes et de membres de l'aristocratie anglaise, et on la considère justement comme une des grandes compagnies d'assurances de la grande Bretagne.

La "LONDON ASSURANCE CORPORATION," compagnie d'assurances contre le feu, de Londres, a été établie par charte royale en 1720 et elle a un bureau central canadien, à Montréal, depuis 1862. Il serait intéressant de suivre l'histoire et le développement de ces trois grandes compagnies anglaises, mais le manque d'espace nous oblige à nous en abstenir.

MM. Giroux et Côté représentent aussi la "GREAT WEST LIFE INSURANCE CO.," compagnie d'assurance sur la vie et la "CANADA ACCIDENT ASSURANCE CO." compagnie d'assurances contre les accidents et le bris de verre poli (*Plate Glass*).



M. JOSEPH COTÉ.

Cette réunion de compagnies d'assurances de première classe (représentant un capital de plus de $65,000,000), dans un même bureau, est d'un grand avantage pour le public, et les Québecquois l'apprécient d'autant plus que les affaires de ce groupe de sociétés se trouvent entre les mains d'agents si aimables, si compétents et si dévoués.

PIANOS, ORGUES ET MUSIQUE

DESIREZ-VOUS ?

vous procurer un " BON INSTRUMENT " soit :

PIANO,

ORGUE,

VIOLON,

CORNET,

FLUTE,

ETC., ETC.



minutieusement choisi chez les manufacturiers le plus recommandables, et tenez-vous à obtenir la plus grande valeur possible pour le montant que vous entendez débourser, alors allez faire votre choix chez

ARTHUR LAVIGNE

68, RUE SAINT-JEAN

QUEBEC.

où vous trouverez constamment de

SUPERBES INSTRUMENTS

☞ Un accordeur d'expérience est toujours attaché à l'établissement de A. Lavigne.



H. BEAUTEY

Importateur de

Vins, Liqueurs et Produits Français

DE PREMIER CHOIX

22, rue de la Fabrique

QUEBEC.

TÉLÉPHONE 116.

HENRY WILLIS

PHARMACIEN CHIMISTE

PHARMACIE DE WILLIS

4, Rue Saint-Jean

QUEBEC.

Assortiment complet de remèdes, d'articles de toilette, de parfumerie, etc.

Pharmacie de la Croix Rouge

COIN DES RUES

Saint-Jean et du Palais

J. EDMOND DUBÉ, - Propriétaire.

PRIX DÉFIANT TOUTE CONCURRENCE.

COMMANDE D'ESSAI SOLLICITÉE.

Les Cachets Antimigraines de la Croix Rouge guérissent les maux de tête.

HOTEL ST. JAMES

PEUT RECEVOIR 100 VOYAGEURS

5 et 7 rue Sault-au-Matelot

et 52 rue Notre-Dame

J. T. LEVALLÉE, - - Propriétaire.

Restaurant du Parc Victoria

Merveilleusement approprié à des banquets, offrant aux convives, avec le meilleur service, l'air le plus salubre et des vues magnifiques sur le parc, la ville et la campagne.

Telephone 1040.

LOUIS BERTIN

RESTAURATEUR ET LOCATAIRE GÉRANT

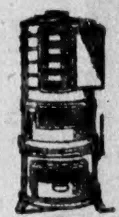
DE LA

SALLE JACQUES-CARTIER

101 rue de la Couronne, - - QUEBEC.



O. PICARD & FILS



PLOMBIERS,

GAZIERS, FERBLANTIERS ET ELECTRICIENS

Pose d'Appareils Hygiéniques les plus perfectionnés, et les plus modernes, dans les Edifices publics et les Maisons privées.

FOURNAISES A AIR CHAUD, A EAU CHAUDE ET A LA VAPEUR

199, Rue Saint-Jean

QUEBEC.

LÉON GABOURY

EPICIER

235, RUE SAINT-JEAN

SPÉCIALITÉS : THÉ et CAFÉ.

TÉLÉPHONE 507.

phes,
utes
Hor-

s de

32.

tures
Terra
ticles
es et
t ra-